

## EDITORIAL

"Art like life is an open secret"

Laurence Durrell<sup>1</sup>

Les mots sont ce qui distingue l'être humain des autres membres de sa famille animale. Les mots, non le langage. Un oiseau, un chien, un ours, un chat, une abeille, une fourmi, une ablette ont un langage. Les arbres ont un langage. Le vent a un langage. La terre a un langage. Mais les mots, les langues, c'est notre signe distinctif, notre trace dans la neige, dans l'air ou dans le sable.

Une revue est un ensemble de signes, un ensemble d'articles, un cercle d'auteurs qui se rencontrent sur des pages et échangent leurs idées, et leurs idées, elles sont visibles dans leurs mots. Mots de poètes, de philosophes, de militants, d'enseignants, d'écrivains et de traducteurs, mots de passeurs.

Depuis 1964, *Caliban* transmet. Ses directeurs éditoriaux successifs Victor Dupont, Fernand Lagarde, Maurice Lévy, Jean-Louis Breteau, Marcienne Rocard, Philippe Birgy, et tous ceux qui les ont assistés, et parmi eux, Roland Bouyssou, Jean-Paul Débax, Françoise et Albert Poyet, Jean Méral, ont fait vivre la revue. Avoir fait partie de cette équipe et avoir été au service de la revue pendant neuf années a été pour moi un honneur, un bonheur et un rêve ; quelque chose d'étrange aussi, qui avait la matérialité du papier, la virtualité de l'écran, l'immatérialité de la pensée et du lien affectif, quelque chose de vivant et de profond comme l'arbre qui s'enracine dans la terre et s'élance vers le ciel.

Depuis 2011, *Caliban* a fêté son cinquantenaire (en 2014) avec "Caliban et ses avatars" (Philippe Birgy, Roland Bouyssou, Jean-Louis Breteau, Jean-Paul Débax, Albert Poyet, Marcienne Rocard, Françoise Besson) autour du personnage de Shakespeare qui le porte comme une révolte toujours en marche. La revue a accueilli des numéros liés à la poésie

---

<sup>1</sup> Lawrence Durrell, *The Alexandria Quartet: Justine, Balthazar, Mountolive, Clea*, Faber & Faber, 2012, 361.

expérimentale américaine (Laurent Mellet), à "l'art pour répondre à la guerre", celle de 14 (Héliane Ventura et Françoise Besson), aux "formes de la diplomatie" (Nathalie Duclos et Nathalie Rivère Carles), au thème des "disparitions dans la littérature et les arts américains" (Nathalie Cochoy et Sophie Vallas), à "la vie de l'oubli dans la littérature britannique" (Adèle Cassigneul et Sylvie Maurel) ; et aussi à l'espace, aux lieux communs, aux lieux partagés : "la question animale" dans les textes d'Alice Munro (Héliane Ventura), le monde méditerranéen dans la littérature anglophone (Helen Goethals et Isabelle Keller-Privat). Et Caliban le révolté a choisi à plusieurs reprises d'infléchir son regard depuis son île vers la rencontre entre terre et littérature, vers le rôle de la littérature dans la prise de conscience et la représentation de la planète et de tous ses habitants, avec notamment la littérature de voyage et les "rencontres de l'humain et du non-humain dans la littérature de voyage et d'exploration anglophone" (Irina Kantarbaeva-Bill), ou "la planète en partage" (Aurélien Guillain, Wendy Harding, Françoise Besson) à laquelle fait écho ce numéro sur la terre.

La présence d'auteurs fidèles et/ou membres de l'équipe comme Niyi Osundare, poète de "L'œil de la Terre," et Scott Slovic, inlassable combattant de la planète, a été un cadeau de la montagne<sup>2</sup> à la petite île de Caliban. Leur présence à tous les deux dans ce numéro a quelques échos pyrénéens qui font entendre à travers leurs voix, celles de N. Scott Momaday, de Rick Bass, de Rudy Wiebe, de Thomas Wharton et de Kev Reynolds...et aussi les clarines des brebis de la Grange de Holle rythmant la voix de N. Scott Momaday, tandis qu'un aigle passait dans le ciel et que le chant Yoruba de Niyi Osundare repris par tous s'envolait dans le vent pyrénéen où, si on tend un peu l'oreille, on l'entend toujours. C'est cette terre que ces écrivains chantent, qu'ils défendent, qu'ils nous montrent, eux et tous ceux qui ont écrit dans ce numéro et aussi ceux qui, lors du colloque de 2018, avaient ouvert la voie, comme Geneviève Azam, qui dans sa *Lettre à la terre. Et la terre répond*, nous secoue de nos torpeurs.

Terminer mes années passées aux côtés de *Caliban* par un numéro sur la Terre est un cadeau de plus que me fait la revue. Les mots et la terre. Les mots de Raul Zurita inscrits sur le désert d'Atacama. Les mots d'amour gravés par des mains inconnues sur un arbre dans la forêt, offerts à la forêt, et qui ne seront jamais lus, que par les écureuils de passage ou les piverts qui graveront à leur tour leurs moments de vie sur l'histoire d'amour écrite sur l'écorce et que

---

<sup>2</sup> C'est le colloque sur la montagne ("La montagne entre image et langage dans le monde anglophone") qui s'était tenu à Toulouse en 2007, qui a réuni les deux écrivains et chercheurs et les a unis à *Caliban*.

peut-être un jour, un marcheur, un voyageur, un pèlerin ou un chercheur de champignons apercevra. Les auteurs, eux, sauront juste que quelque part dans une forêt, leur forêt, leur histoire est racontée chaque jour au vent par l'arbre qui la porte. L'arbre, ils ne se le sont pas appropriés en gravant leur poème ou leur nom sur l'écorce. Ils lui ont offert leur amour, ils lui ont offert leur histoire. Comme Raul Zurita a offert sa voix de résistance au désert. Les mots et la terre. Calligraphie du poète ou du potier qui inscrit des lettres venues d'ailleurs sur l'objet façonné, calligraphie touareg de Hawad sur l'objet de terre ou poterie aux accents méditerranéens de Sylvian Meschia. Le poème s'écrit sur la terre qui se façonne dans les mains du potier : "Je reviens sans cesse à mes notes, à mes poèmes préférés. Profondeurs, niveaux de sens s'inscrivent, s'écrivent sur des céramiques comme sur des dictionnaires d'argile."<sup>3</sup> Les mots et la terre. Histoire d'amour éternelle depuis la préhistoire où les mots étaient des images gravées ou peintes sur la pierre des grottes, jusqu'à l'époque contemporaine où les images sont des mots écrits sur le papier, sur les murs des villes, sur les écrans, sur le sable. Les mots et la terre. Secret d'une rencontre sur les chemins du monde, sur les routes de voyages littéraires et réels. Les pas gravés sur les routes du monde racontent la terre autant que l'histoire de ceux qui ont gravé invisiblement leur cheminement sur sa surface. Niyi Osundare écrit dans *If Only the Road Could Talk* :

The road does not only connect; it also binds. It is a phenomenon, complete with its muse and magic, its running mystery; its sound and silence. Its ageless dialogue with the sole sends rapid currents across the body. [...] The road is a riddle with a thousand answers; the answers which twins back into a thousand riddles; the traveler which reaches its destination ever before beginning its journey.<sup>4</sup>

Les routes du voyage parcourues par les écrivains et les auteurs qui font vivre la revue sont aussi les routes de mots qu'ils nous proposent de suivre, mettant des cairns sur nos chemins de lecture. Les énigmes proposées par les routes réelles dont parle Niyi Osundare, tissent un réseau de langues et de mots qui nous ouvre des voies nouvelles sur lesquelles les auteurs construisent des cairns qu'il nous appartient de voir. De *Caliban*, pourrait-on dire ce que Niyi Osundare écrit de l'Université qui lui a donné naissance, l'Université de

---

<sup>3</sup> Sylvian Meschia, *Le céramiste calligraphe*, Montpellier : éfi Editions, collection artiste, 2012, 22.

<sup>4</sup> Niyi Osundare, *If Only the Road Could Talk*, Preface: "The Road Never Forgets", Trenton, Londres, Le Cap, Nairobi, Addis Ababa, Asmara, Ibadan, New Delhi : Africa World Press, 2017, xiii.

Toulouse-Le Mirail en ce temps-là<sup>5</sup> lorsque les bâtiments Candilis n'avaient pas encore rejoint la terre d'où ils avaient surgi dans les années 1970 ? Le Mirail, mot occitan qui rappelle que ces lieux sont un miroir et sont aussi le lieu d'où l'on regarde le monde, à notre porte et à l'autre bout de la terre :

There is a university here  
(built where the roofs are low  
but the dreams are high)

With a firm universe in its world,  
Whose science unclothes unknowing  
Whose polyglot prophets enrich our tongues.<sup>6</sup>

Les mots et la terre. Il y a l'univers dans une université. Les mots transmis par ces "prophètes polyglotes" font entrer dans les regards et les esprits des étudiants comme des lecteurs d'une revue, l'univers, qui marche sur des pages. "Les toits [étaient] bas "mais les rêves [ont toujours été] élevés," comme l'écrit le poète ; et cinquante-cinq ans après sa naissance, *Caliban* porte toujours ces rêves qui souvent se font combats. Sur la terre cathare, la terre des résistances, celle des droits et de la justice, la terre-résistance, qui se fait elle-même combat pour un monde plus juste, la poésie devient respiration, les mots deviennent des rivières qui cherchent à éteindre les feux qui nous brûlent et brûlent notre terre.

Les mots et la terre. La terre île et la terre monde. *Caliban*, de par son nom, choisi par Maurice Lévy, dont l'anti-conformisme de ses écrits a toujours réveillé ses lecteurs, suggère une volonté de s'affranchir de toute chaîne. Et comme l'écrivait Jean-Louis Breteau à propos du théâtre d'Edward Bond, "Quoi de plus subversif au monde, que de suggérer à l'homme qu'il est libre ?"<sup>7</sup> Cette liberté se lit dans le choix des thèmes des numéros et des articles qui les composent. Créée par un groupe d'enseignants-chercheurs de la "section d'anglais" d'une université de province, la revue *Caliban* s'est ouverte au monde grâce aux textes, articles, entretiens, poèmes, offerts par des écrivains et des chercheurs du monde entier. Alors, est-il si étrange que la petite revue locale du départ cherche aujourd'hui à défendre la terre grâce à des écrivains et chercheurs venus du monde entier comme pour ce numéro, où les auteurs viennent du Nigéria, des Etats-Unis, d'Israël, du Liban, du Canada, d'Italie et de tous les coins de France ? *Caliban* nous apprend à lire

---

<sup>5</sup> Aujourd'hui Université Toulouse Jaen Jaurès.

<sup>6</sup> Niyi Osundare, "Toulouse", in *If Only the Road Could Talk*, 96.

<sup>7</sup> Maurice Lévy, "Bond ou la subversion," *Caliban XXI* [1984] : 118.

les connexions. Le personnage fictif de Shakespeare prend corps dans la revue pour nous parler du monde, pour que nos yeux, en lisant les textes, s'ouvrent sur le monde que ces textes traduisent, à travers d'autres textes. Kev Reynolds, dans son bel article "Making the Connection," nous donne peut-être la clé de ce rapport de l'écrit à la terre, à travers un livre précis, un livre parlant de plantes, celui du botaniste Joseph Dalton Hooker, qui récoltait des plantes dans l'Himalaya en 1848 pour les Royal Botanical Gardens de Kew en Angleterre. Il raconta son voyage dans un ouvrage réédité plusieurs fois, *Himalayan Journals*, et publié pour la première fois en 1844. Kev Reynolds écrit dans le numéro de *Caliban* consacré à la rencontre entre l'humain et le non-humain dans la littérature de voyage :

I have a copy. A battered, well-thumbed, poorly-produced facsimile printed in India and costing 320 rupees. I wouldn't be without it. You see this particular book has a history; it not only describes a host of exotic plants previously unknown in Europe, it draws the reader into a world in which Nature's complex diversity is displayed with an almost unique extravagance. The land in which Hooker travels is full of excesses: the mountains are immense, the rivers dangerous in their fury, the jungles almost impenetrable. And my copy of *Himalayan Journals* bears the scars, smells and stains of that very same land, for I have taken it there.<sup>8</sup>

La terre et les mots. Les plantes collectées par Hooker au Népal sont devenues des caractères imprimés dans un livre, un récit de voyage pour raconter cette terre de l'Himalaya au reste du monde. Le livre imprimé en Inde a rencontré le regard d'un montagnard et écrivain anglais pour qui il est devenu un trésor, un trésor de 320 roupies, trésor de mots et trésor de la terre, qui devient l'image de la terre dont il parle. Les plantes et le voyageur ensemble racontent les paysages uniques de l'Himalaya, des petits végétaux fragiles pour parler de l'immensité d'une terre. Et le pauvre livre malmené et usé qui pourtant "conduit le lecteur dans un monde où se révèle la diversité complexe de la Nature," devient l'image de la terre dont il parle. L'exemplaire de Kev Reynolds "porte les cicatrices, les odeurs et les taches de cette terre" parce que le montagnard et voyageur Kev Reynolds l'y a amené. Le livre est le reflet de la terre qu'il raconte, d'où il vient et où le voyageur le ramène pour le lire sur la terre dont il parle. C'est ce que nous dit *Caliban*, la revue, qui est bien plus qu'une revue académique. Objet de lecture, *Caliban* raconte la littérature et

---

<sup>8</sup> Kev Reynolds, "Making the Connection", in *Caliban* n° 59, "Les Rencontres de l'humain et du non-humain dans la littérature de voyage et d'exploration anglophone" / "Anglophone Travel and Exploration Writing: Meetings Between the Human and Nonhuman", Irina Kantarbaeva-Bill (dir.), Toulouse : PUM, 2018, 28

l'histoire anglophone, raconte la terre pour montrer sa beauté et ses blessures dans le regard d'écrivains dont les textes sont observés, en même temps que la terre dont ils parlent, par d'autres auteurs qui font la revue.

Je suis heureuse de passer le relais de cette revue monde à Isabelle Keller-Privat, dans un numéro qui parle de la terre (numéro auquel elle a participé en tant qu'auteur), qui montre sa beauté et ses souffrances à travers des textes écrits sur tous les continents, qui défend cette terre en montrant comment la littérature est un principe actif qui peut soigner la planète et ceux qui l'habitent, en leur rendant la vision parfois, ou simplement en les amenant en voyage pour comprendre leur relation au monde et se comprendre eux-mêmes : "Just go away to find out who you are," comme le dit Paul Thérout dans un entretien avec Pico Lyer.<sup>9</sup> Le voyage réel ou le voyage par l'écrit sur une terre qui est elle-même écriture. Isabelle Keller-Privat, spécialiste de Laurence Durrell et pionnière quant à son œuvre poétique, qui sait si bien mettre en résonance les écrivains, les écrivains et les lieux, va prendre les rênes de la revue, à la suite de tous nos prédécesseurs, et je suis heureuse que *Caliban*, qu'elle a déjà conduit, avec Helen Goethals, dans les terres lumineuses de la Méditerranée, ait une telle guide. Liant toujours la terre et le mot, elle poursuivra le chemin, en conduisant les lecteurs dans cet "écosystème de mots, d'images et de mémoires,"<sup>10</sup> qu'est la revue *Caliban*.

*Françoise Besson*  
*Directrice éditoriale de Caliban*  
*de 2011 à octobre 2019*  
*Toulouse, 7 octobre 2019*

---

<sup>9</sup> Paul Thérout, "Paul Thérout in conversation with Pico Lyer", <https://www.youtube.com/watch?v=qlvByE3Oihk>, 20 décembre 2015. Consulté le 4 octobre 2019. Merci à Scott Slovic de m'avoir signalé cette conversation au moment où j'écrivais l'introduction de ce numéro de *Caliban*. Connexions, encore.

<sup>10</sup> Pour reprendre ce qu'elle dit de l'écriture poétique de Laurence Durrell. Isabelle Keller-Privat, *"Between the Lines" - L'écriture du déchirement dans la poésie de Lawrence Durrell*, Nanterre: Presses Universitaires de Nanterre, 2017, 25.